

L'air glacial de la nuit ayant envahi mes membres, je m'éveillais.

Je souris bien tristement en refermant ma fenêtre. Je fus trois à quatre jours durant, morose, maussade, insupportable. Je voulus dire mon rêve, on me rit au nez. Le monde me jeta même à la figure ces mots que je trouvais alors horribles : L'amitié n'est qu'un vil nom !

Mais depuis, je fais comme lui. En passant mes bras autour du cou de mes amies, je voudrais pouvoir les égratigner de mes ongles. Et elles me rendent la pareille.

Ah ! je frémis pour ceux qui nous suivent ! Où allons-nous, Grand Dieu, où allons-nous !... C'est bien le temps de répéter ce cri, venu de je ne sais où, mais qui semble s'être acclimaté dans notre ville.

HERMANCE.

Accord dans la famille.

1. Un accord parfait entre le père et la mère est une des plus importantes conditions d'une bonne éducation de leurs enfants.

« Quand on est obligé de gronder un enfant et que ses torts méritent même un châtiement, tout est perdu pour le bien qui doit résulter de la peine que vous lui faites et de celle que vous infligez à vous-même, si une seule personne dans la famille n'est pas d'un accord parfait avec celui qui a prononcé le châtiement. Je ne dis pas seulement que cette nécessité est indispensable de la part du père et de la mère, des aïeux, des oncles, des frères et sœurs ; soyez même assurés de la conduite du dernier des domestiques. L'enfant puni cherche la moindre consolation ; il est flatté d'entendre blâmer ses parents. S'il voit un commun accord sur la faute qu'il a commise, il reste seul avec lui-même, et, ne trouvant nul moyen d'appuyer ses excuses, il est convaincu de ses torts et en est plus porté au repentir. » (Mme Campau, Education des filles.)

Le désaccord dans la famille peut provenir, non seulement du contraste fondamental des humeurs et des goûts, mais aussi de l'imprévoyance et de la faiblesse des parents. « Quand on s'occupe de l'éducation, on croit n'avoir affaire qu'aux enfants ; mais on s'aperçoit bientôt qu'il faudrait reprendre celle des parents. » (Mme de Rémusat, Essais sur l'Éducation.)

La première condition pour faire une bonne éducation, c'est que ceux qui la font soient d'accord dans leurs vues. Pour cela, il faut que tout soit subordonné à un règlement de discipline qui prévienne les fautes les plus fréquentes chez les enfants et qui indique les punitions à infliger.

2. S'il n'y a pas accord entre les époux sur la conduite à tenir, quelle que soit d'ailleurs la bonne volonté, le mari agira dans un sens et la femme dans un autre. L'enfant s'appuiera de sa mère contre son père et de son père contre sa mère ; il se considérera entre eux comme une puissance, et dans un tel état de choses, son jugement sera faussé, son amour-propre augmenté ; les vices naîtront en foule grandiront promptement, et il sera peut-être impossible de corriger plus tard cet enfant gâté. Mais si les parents ont des principes arrêtés, si l'enfant est redressé et averti à chaque faute involontaire, puni avec calme sans faiblesse quand il commet des fautes graves, encouragé et récompensé quand il fait bien, les parents ont fait ce qu'ils doivent, et Dieu fera le reste.

Mal d'amour, mal de dents.

Depuis qu'il était clerc-notaire, Désiré constatait avec mélancolie que sa destinée n'était point conforme à sa nature. Il se sentait né pour séduire des femmes élégantes, pour s'enivrer de voluptés coupables et connaître la passion.

Il était pâle la moustache fine, les dents éclatantes et la plus jolie main du canton. Il s'irritait de ce que ses avantages fussent inutiles, et, quand il se lissait les cheveux le matin, il se demandait amèrement à quoi cela servait.

Un jour, à l'heure du dîner, il vit dans la salle à manger de son patron une femme qu'il ne connaissait pas. Il la trouvait jolie et bien coiffée, il la crut jeune fille, mais il apprit bientôt que c'était Mme Hardel, la femme du médecin de l'endroit. Il avait vu bien des fois le docteur Hardel, gros et roux au soleil, sur sa jument.

Le pantalon du médecin, arrêté aux flancs de la bête, laissait voir ses chaussettes de laine et parfois un mollet muselé. Il arrivait au docteur de dormir à cheval, mais communément il y fumait sa pipe. Il portait l'hiver un bonnet de poil de lapin. Désiré fut stupéfait qu'un pareil homme possédât cette jolie femme et surtout que cette femme ne portât point sur son visage l'expression de la révolte et de l'abatement.

Assis près d'elle à table, il prit un air fatal et lui dit tout bas :

— Il y a des destinées que la Providence étouffe. Elle ne répondit rien. On parla musique.

— Oh ! la musique ! soupira-t-il. Vous jouez du piano ?

Elle répondit :

— Je n'en joue guère depuis que je suis mariée.

Après le départ de Mme Hardel, Désiré se dit que son jour était venu. Il se promit d'être audacieux.

Quinze jours se passèrent sans amener rien de nouveau ; mais un soir de gala, après avoir bu du champagne avec des voyageurs de commerce, il n'y put tenir. Il écrivit à Mme Hardel une lettre dans laquelle il lui exprimait son amour. Elle le partagerait. Ils seraient amoureux. La lettre ne demandait pas formellement un rendez-vous ; elle annonçait une visite du clerc, imposante et mystérieuse.

Il la fit porter par le petit Trancède, qui devait la remettre à Mme Hardel quand elle serait seule. Le petit Trancède ajusta son unique bretelle, renifla et partit.

On ne put jamais savoir à qui il avait remis la lettre. Quand le clerc le pressait de questions à ce sujet, l'enfant prenait la fuite.

Désiré, qui ne se connaissait plus, résolu de faire quand même ce qu'il avait annoncé. Un jour, il prit la route du village. Comme il gagnait, par des chemins de traverse, les premières maisons du village de X... il vit Hardel qui, au trot de sa jument, la pipe allumée, la trousse sonnante, s'en allait en visite. Désiré se jeta derrière une haie d'épines, sous un saule ébranché. Il crut que le médecin ne l'avait pas vu, et il reprit avec des battements de cœur la route du village de X.

Il sonna à la petite porte grillée du docteur. Une servante lui ouvrit qui, à sa demande, le conduisit auprès de Mme Hardel. Elle était dans le cellier : les pieds dressés sur leurs pointes, les bras arrondis et levés, elle attachait des grappes de raisin à des ficelles tendues sous des poutres.

À la vue de l'étranger, elle ajusta ses cheveux sur son front moite et dit :

Vous venez de la part de votre patron, sans doute. Je regrette bien que mon mari soit absent. Je suis à vous.

Puis, se ravissant et prenant une grappe dans la corbeille :

— Athénaïs, vous veillerez, ma fille, à ne pas

laisser un seul mauvais grain. La femme du médecin parla d'une terre qu'on allait vendre.

— À propos, dit-elle vous n'avez pas vu notre jardin ? Il est un peu petit.

On y alla. Mme Hardel montra les espaliers.

— Le mur est en terre, dit-elle, à cause des escargots qui grimpent facilement dans le moellon et glissent sur l'argile.

Désiré lui demanda une fleur.

— Prenez toutes celles qui vous plairont dit-elle.

Mais le clerc voulut qu'elle en cueillît une. Elle fit un petit mouvement d'épaule, sourit, cueillit un œillet, le respira.

— Il sent le poivre, dit-elle.

Et elle le lui donna. Puis elle se croisa les bras et prit une attitude attentive. Il fallait bien qu'il dit enfin le motif de sa visite.

Désiré comprit que le moment était venu.

— Vous ne savez pas combien je souffre, dit-il.

Elle ouvrit de grands yeux et laissa pendre les bras.

Il ajouta :

— Ah ! madame, il y a des destinées plus fortes que les volontés ! On lutte, on combat... mais à quoi bon !... Je vous ai écrit avec mes larmes, avec mon sang...

Elle parut stupéfaite.

— Vous rêvez, dit-elle ; je n'ai rien reçu de vous, croyez-le bien.

Mais il était lancé. Il eut de grands gestes et de grands mots :

— J'ai trouvé en vous mon idéal. Et cela est si vrai qu'avant de vous voir, je vous ai mille fois rêvée.

Il ajouta qu'elle était un ange et qu'ils devaient mourir ensemble.

Elle avait en l'écoutant un air d'ironie douce et un léger sentiment de gêne. Quand il eut fini :

— Je vois que vous êtes tendre, monsieur ; vous aimez les dames.

— Je n'en aime qu'une.

Et il se jeta à ses pieds et s'attacha à sa robe.

Elle se plaignit, et se dégageant, de ce qu'il n'était pas convenable. Puis tout à coup elle poussa un cri d'effroi :

— Levez-vous !

Il se leva. Des pas faisaient errier le sable de l'allée ; il se retourna et vit les yeux clairs de Hardel.

Le docteur posa pleinement sa main sur l'épaule du clerc :

— Vous m'attendiez, monsieur ? vous êtes souffrant, sans doute ?

Désiré, dans sa stupeur, balbutia qu'il souffrait un peu de la tête.

Hardel l'entraîna dans son cabinet, lui mit une bougie sous les moustaches, à les roussir.

Le mouvement de la lumière allongea tout à coup l'ombre d'une tête d'Hippocrate qui surmontait la bibliothèque et forma une silhouette épouvantablement grotesque.

Il est probable que Désiré l'eût ouverte ; mais le docteur lui desserra les dents par un coup de pouce brutal et adroit. Puis avec une clé de dentiste qu'il tira de sa trousse, il donna successivement de petits coups sur chaque palette et sur chaque ceillère du patient. Il frappait plusieurs fois la même dent, écoutait le son de l'acier contre l'émail solide, hésitait, prenait son temps. Tout à coup, Désiré sentit la terre lui manquer ; il vit l'ombre informe d'Hippocrate devenir rouge comme du sang ; puis toutes sensations se perdirent dans une atroce douleur, comme si on lui arrachait la tête.

Hardel lui tendait au bout de sa clé une moire parfaitement saine.

— Quand vous aurez besoin de vous faire arracher une autre dent, lui dit-il, venez. Je suis tout à votre service.

ANATOLE.